III

Pendant que Mantout allait avertir la justice, Roland envoyait une dépêche à Karl, qui se trouvait à Paris, pour l'avertir du drame qui s'était passé à l'Epinière.

Karl arriva dans la nuit.

Le lendemain, dans la matinée, un juge d'instruction et le substitut du procureur de la République arrivaient de Blois.

La veille, la gendarmerie avait fait une enquête sommaire.

Les magistrats s'entourèrent de renseignements, recueillirent la déposition des deux gardes, de Magda entendirent le médecin qui avait examiné la blessure qui avait été faite à bout portant par un revolver de fort calibre.

Le médecin avait ajouté :

—Un revolver du calibre de ceux de l'armée....

Karl, à la nouvelle que son père était mort assassiné, avait eu un moment de stupeur.

Quel était le coupable ?

Des vagabonds qui, croyant le château désert, s'y étaient introduits ? Ou bien Marthe, Lavidry, Robert ?

Car tout de suite ses soupçons étaient tombés sur eux....

Lorsqu'il eut, par Roland et par Mantout, que Marthe avait été surprise auprès du cadavre, sa conviction fut absolue.

—C'est elle !

Mais il ne trouvait dans la singulière alternative de ne pouvoir l'accuser clairement à la justice sans expliquer sur quoi reposait cette accusation, sur quels indices ; il aurait fallu pour cela révéler d'où venait la haine de Marthe, où elle avait commencé, comment elle s'était pourrie.... Impossible.... Accuser Marthe, c'était pour Karl se perdre lui-même.... Son affection pour son père n'allait pas jusqu'à sacrifier ses intérêts à la vengeance qu'il tirerait de ce crime.... Il se contenta, par de petits mots perfides, d'appeler l'attention des magistrats sur cette visite inattendue de Marthe au château.

Du reste, il n'avait pas besoin d'insister pour que l'attention du parquet de Blois fût mise en éveil.

L'interrogatoire de Marthe était nécessaire

Ils se transportèrent à Fontenailles.

Le général et son fils l'avaient quitté avec Espérance et, au pavillon, Robert et A-Kim faisaient eux-mêmes leurs préparatifs de départ.

Ils devaient le soir même revenir à Paris.

Lavidry, immobile dans son fauteuil, au rez-de-chaussée, rêvait.

Robert avait été obligé de le descendre dans ses bras comme un enfant. Le vieillard ne pouvait plus marcher. La terrible émotion de la veille avait achevé ce que jadis avait commencé Stanbach au Fort de la Mort. Il était paralysé presque complètement.

Par quelles incertitudes il avait passé, depuis quelques heures ! depuis que sous l'étreinte formidable du colosse, il avait vu la mort de si près !.....

Était-ce que vraiment il avait bien vécu cette minute-là ?

Était-ce qu'il n'avait pas fait quelque rêve terrifiant ?

Il doutait, parfois, tant cela lui paraissait inattendu, incompréhensible, tant l'abîme, entre eux, lui paraissait profond.

Il n'avait rien dit. Et comme personne, autour de lui, ne l'avait interrogé, il était persuadé que son apparition à l'Epinière, par un miracle que Dieu avait permis, resterait secrète.....

Pas un mot.... ni à Marthe, ni à Robert.....

Mais, en cette matinée, il écoutait, du fauteuil où il semblait immobiliser tout où il prêtait à tout ce qui se faisait, à tout ce qui se disait, cette oreille si subtile des aveugles à qui rien n'échappe, il écoutait s'il n'entendrait point parler du drame de l'Epinière.

Que dirait-on ? Quelles seraient les hypothèses ?..... Certes, il ne laisserait accuser personne !..... Si le hasard le protégeait jusqu'au bout, il veillerait quand même à ce qu'un innocent ne payât point l'acte juste qu'il avait commis.....

Mais tant que la justice n'accuserait pas, Lavidry resterait comme tombe.

Le scandale, à tout prix, devait être évité.....

Et voilà pourquoi il se taisait.....

La nouvelle de l'assassinat de Winter n'arriva au château que vers huit heures.

Ce fut Marthe qui l'apprit à son père.

Lavidry répondit en demandant :

—Connaît-on le coupable ?

—On ne sait rien encore.....

Après un silence, Lavidry ajouta :

—Marthe.... Je ne puis plus lire, hélas ! depuis longtemps.... Et voilà que mes mains et mes pieds me refusent tout service.... Je voudrais, ne pouvant me renseigner par moi-même, que tu te tiennes au courant de ce qui va se passer.... de ce que l'on dira.... de ce que l'on découvrira.... de l'enquête en un mot....

—Oui, mon père.... Robert ou moi, ou nous vous dirons tout.

—Embrasse-moi, mon enfant, il me semble qu'il y a longtemps, très longtemps, que je n'ai reçu de tes caresses.

Elle se pencha et sur le front du vieillard mit un long baiser.

Mais en même temps deux larmes y tombèrent.

—Tu pleures !

Et lui prenant les mains tout à coup :

—Mon Dieu, comme tes mains sont brûlantes..... Qu'as-tu ?

—Je suis triste, mon père.... à cause de vous.....

—A cause de mes yeux ? A cause de mes jambes ?..... Bah ! que veux-tu ? Il faut bien que j'en prenne mon parti.... Ne pleure pas..... Nous pouvons être heureux encore.

Heureux ! Il le croyait..... Marthe redoutait l'avenir.....

Cette journée, surtout, qui commençait, allait décider de son sort.

Mais ce qu'elle voulait, par dessus tout, si quelque catastrophe survenait en sa vie, c'était que son père l'ignorât toujours !

Et déjà, mise sur ses gardes, elle y pensait.

Elle ne pouvait rester en pavillon où il lui semblait que la foudre allait tomber.

Elle en sortait, à chaque instant, sous le plus futile des prétextes, et elle regardait, au loin, par l'avenue conduisant à l'Epinière, s'attendant à y voir les magistrats qui, sans doute, viendraient l'interroger.

Lavidry remarquait ces allées et venues.

Robert lui-même était frappé de la physionomie de sa mère.

—Comme ta mère est nerveuse, ce matin ! disait le grand père.

—Oui, en effet, nerveuse ! disait Robert, très pâle.

Et son regard profond allait interroger la pauvre femme.

—Le meurtre de Winter, est-ce toi qui l'a commis ?.....

Voilà ce qu'ils demandaient, les yeux....

—Est-ce toi qui as châtié ?

Mais la pauvre baissait la tête, éperdue sous ce regard, et n'osait répondre.

Et retenu par la crainte—actionnée par l'effroi d'apprendre la vérité — Robert n'osait autrement formuler sa question.

Est ce que Marthe était allée à l'Epinière, la veille ?

Il ne savait. Marthe l'avait quitté. Lui avait accompagné jusqu'à la grille le général, Armand et Espérance. Quand il était revenu Marthe n'était pas au pavillon.

Pendant l'après-midi, qu'avait-elle fait ?

Elle n'avait pas accompagné Lavidry dans sa promenade, puisque lui, Robert, avait recueilli l'infirme dans ses bras, au moment où il tombait de fatigue.

Assiégée par ce regard, n'y pouvant plus tenir, Marthe, tout à coup, vient à son fils et rapidement, à voix basse :

—Robert, ne m'interroge pas.... et écoute !

—Mère !

—Quoi qu'il puisse arriver aujourd'hui, tu entends ? il faut que ton grand père ignore tout, tout, ne se doute de rien.... J'ai confiance en toi, en ta prudence, en ton amour.... Tu m'obéiras ?

—Je le jure....

—Et tu m'aimeras toujours quoi qu'il arrive ?

—Oh ! mère, mère !

Et il laissa sa tête tomber sur l'épaule de Marthe pour y étouffer ses sanglots.

On eût dit que la pauvre femme prévoyait ce qui allait se passer, à l'instant même. En effet, tout en parlant, elle considérait le paysage au lointain, scrutant le fond de la grande avenue afin, sans doute, d'y surprendre la première l'apparition de ceux qu'elle redoutait et qu'elle attendait.

Et ceux-là venaient d'y entrer.

Elle les montra, machinalement, à Robert et dit, sans s'expliquer davantage :

—Ce sont eux....

Il y avait deux hommes en avant, le juge d'instruction et le substitut ; ils étaient suivis de deux gendarmes.

Ils étaient venus en voiture depuis l'Epinière, mais ils avaient laissé la voiture à l'entrée du parc, auprès du gros châtaignier, et ils traversaient à pied l'avenue.

Robert devinait. La vue des gendarmes disait tout

Plus de larmes, chez lui, à ce moment. Une pâleur mortelle.

—Mon fils, mon Robert, s'oublie pas ce que je viens de te recommander.... Que ton serviteur A-Kim ne laisse rien derriere à mes pères de ce qu'il verra, de ce qu'il entendra, et que le même secret a si religieusement gardé par tous les domestiques du château.

—Mère, je vais avertir A-Kim, et je reviens à après de mon grand-père.

—Bien. Va. J'espère, de mon côté, que ceux-là qui s'approchent seront pitié de cette vieillesse et de ces souffrances.... Ils épargneront, seront être prudents.... Je ne leur demanderai pas autre chose....

Et pendant que Robert rentrait au pavillon Marthe se dirigeait vers l'avenue.

A deux cents mètres du pavillon elle s'arrêta.

Les étrangers s'approchaient.

Un des gendarmes rejoignit le juge d'instruction et lui parla à l'oreille en lui désignant Marthe d'un coup d'œil.

Le magistrat vint à elle, la salua.

Mais, avant même qu'il eût dit un mot, Marthe se précipitait vers lui, joignant les mains et l'implorant.

—Monsieur, je suis Marthe Lavidry. C'est moi que vous cherchez ?

—En effet, madame, je vous cherche.... J'ai besoin d'obtenir de vous quelques renseignements.

—Que je suis prête à vous donner, monsieur.... Cependant.... je voudrais vous adresser une prière....

—Je vous écoute, madame....

—Je voudrais que vous m'interrogiez loin de mon père, qui est aveugle, infirme, si faible et si malade que la moindre émotion serait dangereuse pour lui, fatale peut-être....

Le juge parut surpris.

—Vous vous trouviez à l'Epinière lors du meurtre de M. de Winter.... N'est-il pas tout naturel que j'entende votre déposition ? Et en quoi cela peut-il, à ce point, émouvoir votre père ?.....

—Monsieur, tout est à redouter pour mon père..... Ce que je vous demande est si simple..... Pourquoi me refuserait-vous ?

—Je n'ai aucune raison de vous refuser, en effet.

—Merci, monsieur, oh ! merci.....

Ils reprirent leur marche et arrivèrent devant le pavillon. Ils ne s'y arrêtèrent pas.

Marthe les conduisit au château.

Robert venait, sur la prière de Lavidry, de rouler devant la porte le fauteuil du malade.

A Kim et le jeune homme se tenaient debout de chaque côté.

Marthe, en passant, eut pour son fils un sourire navré.

Robert n'eut pas la force de répondre.

L'aveugle demanda :

—Quels sont ces gens qui passent ?

—Des ouvriers qui viennent pour quelques réparations au château.

L'officier inclina la tête. Il n'avait aucun soupçon.

Pourtant après quelques secondes, au moment où Marthe et le groupe des quatre hommes pénétraient à Fontenailles :

—Où est donc ta mère ?

—Au château.

—Nous partons ce soir pour Paris, n'est-ce pas ?

—Oui, père.

—Et tu ne pas encore reçu l'ordre de rejoindre ton régiment ?

—Pas encore.

—Cela ne peut tarder.

Il se tut.

Robert, ardemment, regardait la porte de Fontenailles par où Marthe venait de disparaître.

Que se passait-il là ? Que s'y disait-il ? Il lui semblait que derrière cette porte était une chambre des supplices et que la pauvre Marthe venait d'y être mise à la torture.

Il ne se trompait pas, hélas !

—Veuilles vous asseoir madame, disait le juge.

Et Marthe, tremblante, obéit.

—Vous étiez à l'Epinière, au moment du meurtre ?

—Oui, monsieur.

—Quels renseignements pouvez-vous nous donner ?

—Aucun, monsieur.

—Comment cela ?

—Lorsque je suis entrée au salon, M. de Winter était mort.

—Quelle affaire vous attirait au château ?

—Je désirais parler à M. de Winter.

—Dans quel but ?

—Ce que j'avais à lui dire est son secret et le mien....

—Il ne peut y avoir de secret pour nous..... En nous le confiant, vous ne le divulguez pas.... Parlez donc !.....

—Cela ne peut vous intéresser et n'a pour vous, pour la justice et pour votre enquête, aucune importance.

—Il se peut que cela soit votre conviction et que certains faits vous donnent tort. Laissez-nous être les seuls juges. Veuillez répondre.

—Je n'ai rien à ajouter à ce que je viens de vous dire.....

—C'est un refus ?

Marthe se tut.

Le magistrat réfléchit quelques instants.

—Dans quelle intention, madame, avez-vous tout d'abord prétendu devant les deux gardes Mantout et Roland que vous n'aviez point pénétré au salon, que vous ignoriez par conséquent ce qui s'y était passé, alors que ces gardes vous avaient surprise sortant du salon, et dans une émotion dont vous avez eu beaucoup de peine à vous remettre ?

—J'étais, en effet, très émue, et ce trouble me semble si naturel, chez une femme qui tout à coup se trouve en face d'un crime, que je n'essayerai même pas de vous l'expliquer.

—Vous ne répondez pas à toute notre question.

—J'ai pu me tromper en parlant aux gardes.... Je redoutais les ennuis—et j'avais raison, vous le voyez—de comparaître devant vous.... Cela fut instinctif.... Je ne raisonnais pas.....

—Cela est possible, dit le juge poliment, bien que l'intérêt de la justice soit sérieusement à ces considérations personnelles.

—Croyez, monsieur, que si je pouvais guider votre enquête, je n'hésiterais pas, dût-il m'en coûter la perte de mon repos....

—Ainsi, madame, vous ne pouvez rien nous dire ?

—Absolument rien.

Le juge se leva, il salua Marthe et en souriant :

—Vous me pardonnerez, j'espère, de vous avoir importunée..... Mais vous pouvez voir, à cet heure, que les craintes que vous manifestiez au sujet de votre père n'étaient pas fondées..... Il ne se fût point ému, à coup sûr, de ces questions et de ces réponses.... à moins, toutefois, que vous n'ayez prévu d'autres questions qui vous eussent amenée à d'autres réponses....

Elle tressaillit, mais se remit tout de suite.

Ces dernières paroles paraissaient trahir quelque soupçon, dans l'esprit du magistrat, vague, sans doute, puisqu'il ne l'exprimait pas et mettait fin, tout de suite, à cet interrogatoire.

—Veuilles signer votre déposition, madame.....

Marthe eut un profond soupir de soulagement.

C'était fini. Elle avait eu tort de craindre. Le danger terrible s'éloignait.

Le magistrat lui tendit la plume et Marthe s'approcha de la table.

A ce moment la porte s'ouvrit et un paysan entra, une dépêche à la main. C'était un exprès envoyé par le bureau télégraphique de Montreux. La dépêche était adressée au juge au château de l'Epinière, et venait du parquet de Blois.

L'exprès s'était rendu à l'Epinière et de là à Fontenailles où Magda lui avait dit que se trouvait le juge.

Celui-ci reprenait la plume qu'il tendait à Marthe.

Il prit la dépêche, la lut. Elle était très longue. Rien ne trahit, sur son visage, quelque émotion que ce fût.

Marthe regardait cette dépêche machinalement ; il lui semblait qu'un danger, pour elle, allait surgir de là !

Elle s'était crue sauvée trop vite.

L'abîme, toujours, s'ouvrait sous ses pieds

Elle se recula jusqu'à sa chaise et avant de s'y asseoir, elle jeta un coup d'œil, par une des larges baies de hall, vers le pavillon où tout à l'heure elle avait laissé son père.

Le vieillard était sur le seuil, au soleil. A-Kim était parti, mais Robert restait debout, pâle, l'œil fixé sur le château, scrutant le drame qui s'y déroulait.

Un peu de rose vint aux joues de Marthe. Son regard s'anima. Cette vue, sans doute, lui rendait des forces.

Si l'abîme s'ouvrait, elle ne le craindrait plus.

Le télégramme était envoyé au parquet de Blois par la préfecture de police de Paris.

Il rendait compte de la conversation que Marthe Lavidry avait eue avec le préfet quelques semaines auparavant, des menaces que celle-ci avait portées contre Winter et des menaces qu'elle n'avait pu retenir, au moment où elle avait vu que les efforts de la préfecture elle-même restaient impuissants à démasquer le misérable.

Lorsque la nouvelle de l'assassinat était parvenue à la préfecture, oh, du reste, on ne s'en fut pas occupé autrement, le nom de Winter avait frappé le préfet.

Il s'était souvenu.

Était ce Marthe qui, exécutant ses menaces, avait tué Winter ? Le préfet ne cherchait même pas à le savoir. Cela était seulement possible et dans tous les cas, il était de son devoir d'envoyer au parquet de Blois les renseignements qui pouvaient le guider.

Si Marthe n'avait pas été trouvée dans le château par les gardes, quelque fût le télégramme, les soupçons n'auraient pu l'atteindre, mais ils prendraient, au contraire, une singulière gravité devant les faits qui s'étaient passés

Le juge avait demandé à Marthe :

—Que voulez-vous faire au château ?

Et Marthe avait refusé de répondre.

Or, le télégramme de la préfecture ne répondait-il pas, clairement, logiquement :

—Elle haïssait Winter..... Elle l'a tué.....

Le juge avait donné à lire la dépêche au substitut, et les deux hommes, aussitôt que le substitut en eut pris connaissance, avaient échangé un regard de surprise. Un estimament de la plus haute gravité leur renseignements qui leur parvenaient ainsi.

L'interrogatoire recommença.

—J'ai encore, ma tante, quelques questions à vous adresser.

Marthe s'inclina. Elle se raidit. C'était l'abîme entrevu.

—Connaissiez-vous M. de Winter ?

—Certes, monsieur. Comment ne l'aurais-je pas connu ? M de Winter et son fils fréquentaient Fontenailles depuis le début de la belle saison.... Ils y étaient devenus même intimes.... M. Karl de Winter surtout.....

—Il a été question de mariage, je crois ?.....

—Entre le fils de M. de Winter et Mlle de Trélon-Fontaines....

—Quelle sorte de relations aviez-vous avec M. de Winter ?

—Très polies, mais peu cordiales.....

—Peu cordiales ? Pourquoi ?

—Il y a des antipathies dont il est difficile de donner les raisons.

—A quelle époque remontent vos relations ?

—Je l'ai dit : au début de notre séjour à Fontenailles.

—Auparavant ?

—Je ne le connaissais pas.... Pendant quelques années j'ai habité une province reculée du Tonkin.....

—Mais avant d'habiter le Tonkin ?....

—J'étais gouvernante dans une famille française au Canada.

—Avant.... bien avant.... Rappelez vos souvenirs.....

—Je n'ai aucune raison de vous refuser, en effet.

—Merci, monsieur, oh ! merci.....

Ils reprirent leur marche et arrivèrent devant le pavillon. Ils ne s'y arrêtèrent pas.

Marthe les conduisit au château.

Robert venait, sur la prière de Lavidry, de rouler devant la porte le fauteuil du malade.

A Kim et le jeune homme se tenaient debout de chaque côté.

Marthe, en passant, eut pour son fils un sourire navré.

Robert n'eut pas la force de répondre.

L'aveugle demanda :

—Quels sont ces gens qui passent ?

—Des ouvriers qui viennent pour quelques réparations au château.

L'officier inclina la tête. Il n'avait aucun soupçon.

Pourtant après quelques secondes, au moment où Marthe et le groupe des quatre hommes pénétraient à Fontenailles :

—Où est donc ta mère ?

—Au château.

—Nous partons ce soir pour Paris, n'est-ce pas ?

—Oui, père.

—Et tu ne pas encore reçu l'ordre de rejoindre ton régiment ?

—Pas encore.

—Cela ne peut tarder.

Il se tut.

Robert, ardemment, regardait la porte de Fontenailles par où Marthe venait de disparaître.

Que se passait-il là ? Que s'y disait-il ? Il lui semblait que derrière cette porte était une chambre des supplices et que la pauvre Marthe venait d'y être mise à la torture.

Il ne se trompait pas, hélas !

—Veuilles vous asseoir madame, disait le juge.

Et Marthe, tremblante, obéit.

—Vous étiez à l'Epinière, au moment du meurtre ?

—Oui, monsieur.

—Quels renseignements pouvez-vous nous donner ?

—Aucun, monsieur.

—Comment cela ?

—Lorsque je suis entrée au salon, M. de Winter était mort.

—Quelle affaire vous attirait au château ?

—Je désirais parler à M. de Winter.

—Dans quel but ?

—Ce que j'avais à lui dire est son secret et le mien....

—Il ne peut y avoir de secret pour nous..... En nous le confiant, vous ne le divulguez pas.... Parlez donc !.....

—Cela ne peut vous intéresser et n'a pour vous, pour la justice et pour votre enquête, aucune importance.

—Il se peut que cela soit votre conviction et que certains faits vous donnent tort. Laissez-nous être les seuls juges. Veuillez répondre.

—Je n'ai rien à ajouter à ce que je viens de vous dire.....

—C'est un refus ?

Marthe se tut.

Le magistrat réfléchit quelques instants.

—Dans quelle intention, madame, avez-vous tout d'abord prétendu devant les deux gardes Mantout et Roland que vous n'aviez point pénétré au salon, que vous ignoriez par conséquent ce qui s'y était passé, alors que ces gardes vous avaient surprise sortant du salon, et dans une émotion dont vous avez eu beaucoup de peine à vous remettre ?

—J'étais, en effet, très émue, et ce trouble me semble si naturel, chez une femme qui tout à coup se trouve en face d'un crime, que je n'essayerai même pas de vous l'expliquer.

—Vous ne répondez pas à toute notre question.

—J'ai pu me tromper en parlant aux gardes.... Je redoutais les ennuis—et j'avais raison, vous le voyez—de comparaître devant vous.... Cela fut instinctif.... Je ne raisonnais pas.....

—Cela est possible, dit le juge poliment, bien que l'intérêt de la justice soit sérieusement à ces considérations personnelles.

—Croyez, monsieur, que si je pouvais guider votre enquête, je n'hésiterais pas, dût-il m'en coûter la perte de mon repos....

—Ainsi, madame, vous ne pouvez rien nous dire ?

—Absolument rien.

Le juge se leva, il salua Marthe et en souriant :

—Vous me pardonnerez, j'espère, de vous avoir importunée..... Mais vous pouvez voir, à cet heure, que les craintes que vous manifestiez au sujet de votre père n'étaient pas fondées..... Il ne se fût point ému, à coup sûr, de ces questions et de ces réponses.... à moins, toutefois, que vous n'ayez prévu d'autres questions qui vous eussent amenée à d'autres réponses.....

Elle tressaillit, mais se remit tout de suite.

Ces dernières paroles paraissaient trahir quelque soupçon, dans l'esprit du magistrat, vague, sans doute, puisqu'il ne l'exprimait pas et mettait fin, tout de suite, à cet interrogatoire.

—Veuilles signer votre déposition, madame.....

Marthe eut un profond soupir de soulagement.

C'était fini. Elle avait eu tort de craindre. Le danger terrible s'éloignait.

Le magistrat lui tendit la plume et Marthe s'approcha de la table.

A ce moment la porte s'ouvrit et un paysan entra, une dépêche à la main. C'était un exprès envoyé par le bureau télégraphique de Montreux. La dépêche était adressée au juge au château de l'Epinière, et venait du parquet de Blois.

L'exprès s'était rendu à l'Epinière et de là à Fontenailles où Magda lui avait dit que se trouvait le juge.

Celui-ci reprenait la plume qu'il tendait à Marthe.

Il prit la dépêche, la lut. Elle était très longue. Rien ne trahit, sur son visage, quelque émotion que ce fût.

Marthe regardait cette dépêche machinalement ; il lui semblait qu'un danger, pour elle, allait surgir de là !

Elle s'était crue sauvée trop vite.

L'abîme, toujours, s'ouvrait sous ses pieds

Elle se recula jusqu'à sa chaise et avant de s'y asseoir, elle jeta un coup d'œil, par une des larges baies de hall, vers le pavillon où tout à l'heure elle avait laissé son père.

Le vieillard était sur le seuil, au soleil. A-Kim était parti, mais Robert restait debout, pâle, l'œil fixé sur le château, scrutant le drame qui s'y déroulait.

Un peu de rose vint aux joues de Marthe. Son regard s'anima. Cette vue, sans doute, lui rendait des forces.

Si l'abîme s'ouvrait, elle ne le craindrait plus.

Le télégramme était envoyé au parquet de Blois par la préfecture de police de Paris.

Il rendait compte de la conversation que Marthe Lavidry avait eue avec le préfet quelques semaines auparavant, des menaces que celle-ci avait portées contre Winter et des menaces qu'elle n'avait pu retenir, au moment où elle avait vu que les efforts de la préfecture elle-même restaient impuissants à démasquer le misérable.

Lorsque la nouvelle de l'assassinat était parvenue à la préfecture, oh, du reste, on ne s'en fut pas occupé autrement, le nom de Winter avait frappé le préfet.

Il s'était souvenu.

Était ce Marthe qui, exécutant ses menaces, avait tué Winter ? Le préfet ne cherchait même pas à le savoir. Cela était seulement possible et dans tous les cas, il était de son devoir d'envoyer au parquet de Blois les renseignements qui pouvaient le guider.

Si Marthe n'avait pas été trouvée dans le château par les gardes, quelque fût le télégramme, les soupçons n'auraient pu l'atteindre, mais ils prendraient, au contraire, une singulière gravité devant les faits qui s'étaient passés

Le juge avait demandé à Marthe :

—Que voulez-vous faire au château ?

Et Marthe avait refusé de répondre.

Or, le télégramme de la préfecture ne répondait-il pas, clairement, logiquement :

—Me quitter ?..... Va, mon enfant, va..... Nous partons ce soir pour Paris, tu dois avoir beaucoup à faire..... des préparatifs à terminer..... Et même, si Robert peut l'être utile, prendle.....

—Non, non, je ne veux pas vous priver des dernières heures que Robert va passer parmi nous..... mais moi..... Je vais quitter Fontenailles tout de suite.....

L'aveugle releva la tête, surpris.....

—Tu pars avant nous ?

—Oui, père.

—Pourquoi donc ?

—J'ai besoin de m'arrêter à Blois..... et j'y resterai sans doute un ou deux jours..... Je vous rejoindrai à Paris..... notre appartement d'Antenil est prêt à nous recevoir..... Je puis m'absenter sans craindre de vous créer d'embarras.....

—Mais ce voyage à Blois est il donc si pressé ?

—Oui, père, je ne puis le remettre.....

—De quoi s'agit-il ?

—Une lettre que j'ai reçue, tout à l'heure, de M. de Trélon-Fontaines, me prie de passer chez son notaire.... La lettre est longue.... Elle parle de M. Karl de Winter et d'Espérance..... du mariage projeté..... de la dot de Mlle de Trélon-Fontaines.... Et c'est au sujet de cette dot que le notaire, ayant élevé quelques objections.....

—Oui, oui, je comprends.... Va donc, mon enfant, va, puisque c'est sur la prière du général..... Mais.... ce voyage sera inutile.... le mariage, je l'espère ne se fera pas.....

Il avait dit cela très bas, Marthe, seule, l'entendit.

Elle embrassa l'infirme.

—Je n'ai que le temps de gagner la gare, dit-elle....

—Au revoir, ne s'attarde pas.... Et surtout n'oublie pas que Robert me quitte demain et que si tu n'es pas là, auprès de moi, à Paris, je vais être bien abandonné.....

—Je serai, là, père, je serai là !

Quel courage il lui fallait pour refouler ses larmes !.... pour dissimuler ! pour paraître calme toujours et presque gaie !.... C'était vraisemblablement ce qui lui coûtait le plus.

Et cependant elle ne reculait devant aucune épreuve, aucun sacrifice, pourvu que le bonheur de son père fût sauvegardé.

Mais, en cette matinée, il écoutait, du fauteuil où il semblait immobiliser tout où il prêtait à tout ce qui se faisait, à tout ce qui se disait, cette oreille si subtile des aveugles à qui rien n'échappe, il écoutait s'il n'entendrait point parler du drame de l'Epinière.

Que dirait-on ? Quelles seraient les hypothèses ?..... Certes, il ne laisserait accuser personne !..... Si le hasard le protégeait jusqu'au bout, il veillerait quand même à ce qu'un innocent ne payât point l'acte juste qu'il avait commis.....

Mais tant que la justice n'accuserait pas, Lavidry resterait comme tombe.

Le scandale, à tout prix, devait être évité.....

Et voilà pourquoi il se taisait.....

La nouvelle de l'assassinat de Winter n'arriva au château que vers huit heures.

Ce fut Marthe qui l'apprit à son père.

Lavidry répondit en demandant :

—Connaît-on le coupable ?

—On ne sait rien encore.....

Après un silence, Lavidry ajouta :

—Marthe.... Je ne puis plus lire, hélas ! depuis longtemps.... Et voilà que mes mains et mes pieds me refusent tout service.... Je voudrais, ne pouvant me renseigner par moi-même, que tu te tiennes au courant de ce qui va se passer.... de ce que l'on dira.... de ce que l'on découvrira.... de l'enquête en un mot.....

—Oui, mon père.... Robert ou moi, ou nous vous dirons tout.

—Embrasse-moi, mon enfant, il me semble qu'il y a longtemps, très longtemps, que je n'ai reçu de tes caresses.

Elle se pencha et sur le front du vieillard mit un long baiser.

Mais en même temps deux larmes y tombèrent.

—Tu pleures !

Et lui prenant les mains tout à coup :

—Mon Dieu, comme tes mains sont brûlantes..... Qu'as-tu ?

—Je suis triste, mon père.... à cause de vous.....

—A cause de mes yeux ? A cause de mes jambes ?..... Bah ! que veux-tu ? Il faut bien que j'en prenne mon parti.... Ne pleure pas..... Nous pouvons être heureux encore.

Heureux ! Il le croyait..... Marthe redoutait l'avenir.....

Cette journée, surtout, qui commençait, allait décider de son sort.

Mais ce qu'elle voulait, par dessus tout, si quelque catastrophe survenait en sa vie, c'était que son père l'ignorât toujours !

Et déjà, mise sur ses gardes, elle y pensait.

Elle ne pouvait rester en pavillon où il lui semblait que la foudre allait tomber.

Elle en sortait, à chaque instant, sous le plus futile des prétextes, et elle regardait, au loin, par l'avenue conduisant à l'Epinière, s'attendant à y voir les magistrats qui, sans doute, viendraient l'interroger.

Lavidry remarquait ces allées et venues.

Robert lui-même était frappé de la physionomie de sa mère.

—Comme ta mère est nerveuse, ce matin ! disait le grand père.

—Oui, en effet, nerveuse ! disait Robert, très pâle.

Et son regard profond allait interroger la pauvre femme.

—Le meurtre de Winter, est-ce toi qui l'a commis ?.....

Voilà ce qu'ils demandaient, les yeux....

—Est-ce toi qui as châtié ?

Mais la pauvre baissait la tête, éperdue sous ce regard, et n'osait répondre.

Et retenu par la crainte—actionnée par l'effroi d'apprendre la vérité — Robert n'osait autrement formuler sa question.

Est ce que Marthe était allée à l'Epinière, la veille ?

Il ne savait. Marthe l'avait quitté. Lui avait accompagné jusqu'à la grille le général, Armand et Espérance. Quand il était revenu Marthe n'était pas au pavillon.

Pendant l'après-midi, qu'avait-elle fait ?

Elle n'avait pas accompagné Lavidry dans sa promenade, puisque lui, Robert, avait recueilli l'infirme dans ses bras, au moment où il tombait de fatigue.

Assiégée par ce regard, n'y pouvant plus tenir, Marthe, tout à coup, vient à son fils et rapidement, à voix basse :

—Robert, ne m'interroge pas.... et écoute !

—Mère !

—Quoi qu'il puisse arriver aujourd'hui, tu entends ? il faut que ton grand père ignore tout, tout, ne se doute de rien.... J'ai confiance en toi, en ta prudence, en ton amour.... Tu m'obéiras ?

—Je le jure....

—Et tu m'aimeras toujours quoi qu'il arrive ?

—Oh ! mère, mère !

Et il laissa sa tête tomber sur l'épaule de Marthe pour y étouffer ses sanglots.

On eût dit que la pauvre femme prévoyait ce qui allait se passer, à l'instant même. En effet, tout en parlant, elle considérait le paysage au lointain, scrutant le fond de la grande avenue afin, sans doute, d'y surprendre la première l'apparition de ceux qu'elle redoutait et qu'elle attendait.

Et ceux-là venaient d'y entrer.

Elle les montra, machinalement, à Robert et dit, sans s'expliquer davantage :

—Ce sont eux....

Il y avait deux hommes en avant, le juge d'instruction et le substitut ; ils étaient suivis de deux gendarmes.

Ils étaient venus en voiture depuis l'Epinière, mais ils avaient laissé la voiture à l'entrée du parc, auprès du gros châtaignier, et ils traversaient à pied l'avenue.

Robert devinait. La vue des gendarmes disait tout

Plus de larmes, chez lui, à ce moment. Une pâleur mortelle.

—Mon fils, mon Robert, s'oublie pas ce que je viens de te recommander.... Que ton serviteur A-Kim ne laisse rien derrière à mes pères de ce qu'il verra, de ce qu'il entendra, et que le même secret a si religieusement gardé par tous les domestiques du château.

—Mère, je vais avertir A-Kim, et je reviens à après de mon grand-père.

—Elle haïssait Winter..... Elle l'a tué.....

Le juge avait donné à lire la dépêche au substitut, et les deux hommes, aussitôt que le substitut en eut pris connaissance, avaient échangé un regard de surprise. Un estimament de la plus haute gravité leur renseignements qui leur parvenaient ainsi.

L'interrogatoire recommença.

—J'ai encore, ma tante, quelques questions à vous adresser.

Marthe s'inclina. Elle se raidit. C'était l'abîme entrevu.

—Connaissiez-vous M. de Winter ?

—Certes, monsieur. Comment ne l'aurais-je pas connu ? M de Winter et son fils fréquentaient Fontenailles depuis le début de la belle saison.... Ils y étaient devenus même intimes.... M. Karl de Winter surtout.....

—Il a été question de mariage, je crois ?.....

—Entre le fils de M. de Winter et Mlle de Trélon-Fontaines....

—Quelle sorte de relations aviez-vous avec M. de Winter ?

—Très polies, mais peu cordiales.....

—Peu cordiales ? Pourquoi ?

—Il y a des antipathies dont il est difficile de donner les raisons.

—A quelle époque remontent vos relations ?

—Je l'ai dit : au début de notre séjour à Fontenailles.

—Auparavant ?

—Je ne le connaissais pas.... Pendant quelques années j'ai habité une province reculée du Tonkin.....

—Mais avant d'habiter le Tonkin ?....

—J'étais gouvernante dans une famille française au Canada.

—Avant.... bien avant.... Rappelez vos souvenirs.....

—Je n'ai aucune raison de vous refuser, en effet.

—Merci, monsieur, oh ! merci.....

Ils reprirent leur marche et arrivèrent devant le pavillon. Ils ne s'y arrêtèrent pas.

Marthe les conduisit au château.

Robert venait, sur la prière de Lavidry, de rouler devant la porte le fauteuil du malade.

A Kim et le jeune homme se tenaient debout de chaque côté.

Marthe, en passant, eut pour son fils un sourire navré.

Robert n'eut pas la force de répondre.

L'aveugle demanda :

—Quels sont ces gens qui passent ?

—Des ouvriers qui viennent pour quelques réparations au château.

L'officier inclina la tête. Il n'avait aucun soupçon.

Pourtant après quelques secondes, au moment où Marthe et le groupe des quatre hommes pénétraient à Fontenailles :

—Où est donc ta mère ?

—Au château.

—Nous partons ce soir pour Paris, n'est-ce pas ?

—Oui, père.

—Et tu ne pas encore reçu l'ordre de rejoindre ton régiment ?

—Pas encore.

—Cela ne peut tarder.

Il se tut.

Robert, ardemment, regardait la porte de Fontenailles par où Marthe venait de disparaître.

Que se passait-il là ? Que s'y disait-il ? Il lui semblait que derrière cette porte était une chambre des supplices et que la pauvre Marthe venait d'y être mise à la torture.

Il ne se trompait pas, hélas !

—Veuilles vous asseoir madame, disait le juge.

Et Marthe, tremblante, obéit.

—Vous étiez à l'Epinière, au moment du meurtre ?

—Oui, monsieur.

—Quels renseignements pouvez-vous nous donner ?

—Aucun, monsieur.

—Comment cela ?

—Lorsque je suis entrée au salon, M. de Winter était mort.

—Quelle affaire vous attirait au château ?

—Je désirais parler à M. de Winter.

—Dans quel but ?

—Ce que j'avais à lui dire est son secret et le mien....

—Il ne peut y avoir de secret pour nous..... En nous le confiant, vous ne le divulguez pas.... Parlez donc !.....

—Cela ne peut vous intéresser et n'a pour vous, pour la justice et pour votre enquête, aucune importance.

—Il se peut que cela soit votre conviction et que certains faits vous donnent tort. Laissez-nous être les seuls juges. Veuillez répondre.

—Je n'ai rien à ajouter à ce que je viens de vous dire.....

—C'est un refus ?

Marthe se tut.

Le magistrat réfléchit quelques instants.

—Dans quelle intention, madame, avez-vous tout d'abord prétendu devant les deux gardes Mantout et Roland que vous n'aviez point pénétré au salon, que vous ignoriez par conséquent ce qui s'y était passé, alors que ces gardes vous avaient surprise sortant du salon, et dans une émotion dont vous avez eu beaucoup de peine à vous remettre ?

—J'étais, en effet, très émue, et ce trouble me semble si naturel, chez une femme qui tout à coup se trouve en face d'un crime, que je n'essayerai même pas de vous l'expliquer.

—Vous ne répondez pas à toute notre question.

—J'ai pu me tromper en parlant aux gardes.... Je redoutais les ennuis—et j'avais raison, vous le voyez—de comparaître devant vous.... Cela fut instinctif.... Je ne raisonnais pas.....

—Cela est possible, dit le juge poliment, bien que l'intérêt de la justice soit sérieusement à ces considérations personnelles.

—Croyez, monsieur, que si je pouvais guider votre enquête, je n'hésiterais pas, dût-il m'en coûter la perte de mon repos....

—Ainsi, madame, vous ne pouvez rien nous dire ?

—Absolument rien.

Le juge se leva, il salua Marthe et en souriant :

—Vous